

LE BULLETIN DES RECHERCHES HISTORIQUES

VOL. XLIX

LEVIS, FEVRIER 1943

No 2

LA CARROSSERIE AVANT L'AUTOMOBILE

C'était avant la guerre. Nous assistions à une conversation entre deux avocats, l'un octogénaire et l'autre trentenaire. Celui-ci trouvait extraordinaire le défilé des autos de l'est à l'ouest ou de l'ouest à l'est, dans nos artères principales, cependant il exprimait le regret de voir tous les véhicules fermés, ressemblant à d'anciens corbillards. A cette remarque, l'interlocuteur âgé, prit la parole.

“Croyez-moi, ne me croyez pas”, comme disait une vieille chanson, mais je vous assure que la vie des rues était jadis fichument plus intéressante que maintenant.

“Je me reporte, par exemple, à 1890, l'après-midi de 3 à 5 h., entre les rues Bonsecours et McGill, sur les rues Saint-Jacques et Notre-Dame, spectacle inoubliable, on voyait défiler à peu près ce que Montréal comptait de belles dames et de beaux messieurs.

Les uns se baladaient à pied, d'autres se carraient en voitures de luxe, élégantes et ouvertes. Sur le siège du devant, assez élevé, il y avait cocher et valet de pied. Chevaux luisants, fringants, dansants, attelages avec harnais aux boucles d'argent ou de nickel, d'un vif éclat. Comme il était curieux de voir, par exemple la belle dame R. L. dans le beau carrosse de son parent, le distingué négociant E. G. Le doc-

teur A. B., retour d'Europe, obligatoirement coiffé d'un huit reflets et daignant se prélasser dans un équipage pompeux. Que d'autres l'on pourrait nommer.

“Ici et là passait un boghei de jolie forme, tractionné par un pur sang, conduit par le maître, un connaisseur qui aimait faire admirer tout autant l'attelage que le véhicule. L'hiver, les sleighs, les berlots, les carrioles avec leurs clochettes et grelots, leurs robes de fourrures présentaient un attrait différemment agréable.

Il serait injustifiable d'omettre ici, la promenade hebdomadaire du Tandem Club. N'en faisait partie que les copurchics ayant de magnifiques sleighs, tractionnées soit par deux chevaux en flèche, soit par quatre chevaux en double flèche. Le départ des promeneurs avait lieu le samedi après-midi, de la Place d'Armes ou du carré Dominion. Les équipages parcouraient les principales rues de la ville, car on voulait se montrer. Sur le trajet, la foule se pressait aussi nombreuse que pour une parade ou une procession.

Tous ces véhicules avançaient à petite vitesse en sorte que les promeneurs pouvaient se voir, se saluer.

Ce n'est là qu'un côté du sujet. Il en est un autre qui m'attriste. C'est d'avoir constaté ce que l'automobile a fait perdre, apparemment du moins, à Montréal et sans doute à toute la province en anéantissant une industrie qui faisait vivre honorablement des centaines d'artisans. Notez bien ce qui suit.

De 1828 à 1834, Pierre Beauchamp eu une charronnerie importante rue Chenneville. On y travaillait le bois et le fer avec habilité. Il y a exactement cent ans, on comptait six carrosseries à Montréal, une seule était dirigée par un de nos compatriotes.

Dix ans plus tard, il y en avait cinq grandes et déjà, trois d'entre elles appartenaient aux nôtres. Le plus en évidence de ces industriels avait nom, Clovis Leduc.

Avec 1862, commence l'ascension de celui qui devait atteindre le sommet. Il se nommait Bruno Ledoux. Né à Verchères en 1832, il débuta à Montréal dans le charonnage et, comme il était observateur, ambitieux et habile, il fit mieux. Après avoir tenu boutique, rue Craig, il fut s'établir rue Saint-Antoine où se rassemblaient presque tous les fabricants de véhicules, on ignore pourquoi.

En 1865, il y avait à Montréal, 14 carrossiers, dont 9 canadiens-français. Parmi ceux-ci étaient: Bruno Ledoux, Martin Gravel, Clovis Leduc, Eusèbe Ouimet, N. et A.-C. Larivière, qui tous avaient leurs ateliers rue Saint-Antoine, seul F.-X. Roy, père de notre regretté collègue, Elzéar Roy, tenait atelier, coin Saint-Laurent et Dorchester.

En 1872, la firme D. Gervais & Cie avait conquis ses épaulettes. Ayant obtenu cinq prix à l'exposition provinciale tenue à Montréal elle eut l'honneur d'être choisie par les citoyens de la paroisse Saint-Henri de Montréal, pour fabriquer le carrosse qui fut offert à Mgr Bourget à l'occasion de ses noces d'or (1872). Il se répétait que ce véhicule était "le plus beau sans contredit, de toute l'Amérique".

A la même époque, l'industriel S.-D. Ledoux, manufacturait des faucheuses et des moissonneuses, rue Murray. Il pouvait également fabriquer des véhicules de toutes espèces.

En 1882, Bruno Ledoux annonçait qu'il avait obtenu la commande des voitures de son Altesse la princesse Louise et de son Excellence le marquis de Lorne. A cette occasion, il rappelait, qu'il détenait des prix décernés au Canada, à Philadelphie et en Australie. Ce brillant fabricant décéda en 1884, âgé de 52 ans seulement. Il jouissait de l'estime de ses confrères, à ce point que, le matin des funérailles, tous les ateliers de carrosseries à Montréal fermèrent leurs portes. Sa veuve, Rosalie Bussière, continua les affaires et, en 1899 pouvait apprendre au public que sa fabrique avait remporté des diplômes en Angleterre, aussi des commandes de la mai-

son royale d'Angleterre, de la comtesse de Derby, de Lord et Lady Aberdeen et d'autres. A cette époque-là, les affaires étaient sous la direction d'un parent, Charles Ledoux. Cette compagnie semble avoir cessé les affaires vers 1903 ou 1904; mais déjà depuis plusieurs années la maison Ledoux était fortement concurrencée par les MM. Mercier Frères, par F.-X. Roy et par la Compagnie Larivière, laquelle avait les contrats des traîneaux ou voitures d'hiver pour la Compagnie des Tramways.

La plupart de ces carrosseries cessèrent d'exister avec la venue des automobiles, ce qui affecta en plus, la charronnerie, la sellerie et l'industrie agricole.

* * *

Il y a dix ans, il semblait que les véhicules de promenades à chevaux étaient disparus. Mais à notre surprise, au mois d'octobre 1832, nous constatons que les hippomobiles existaient encore. A Varennes, entre autres, il y avait près de l'église deux remises pouvant loger cent voitures et le jour où nous arrêtâmes en ce beau village, les remises abritaient 67 voitures avec leurs chevaux. En ces remises de stationnement, les places se louaient un dollar par an. Un M. Oscar Payette avait succédé à son père comme carrossier. Ce père, prénommé Azarie, fabriqua des voitures de 1872 à 1915, alors qu'il mourut âgé de 71 ans.

Dans le même temps, un Joseph Ledoux avait une boutique à Beloeil. D'autres artisans réussissaient en diverses localités des Cantons de l'est. (1)

En 1890 et 1900, 125 à 200 voitures par an, se vendant \$125 à \$200, sortaient des ateliers de Varennes. Il se faisait donc un chiffre d'affaires de 18,000 à 20,000 dollars par an en cette localité rurale.

(1) L'estimable archiviste O.-M. Lapalice, dans son *Histoire de la seigneurie Massus*, a consacré un chapitre à la carrosserie qui fit florès à S.-Aimé, à Drummondville et aux environs.

Notre estimable cicerone nous fit voir ensuite diverses sortes de véhicules de promenade encore en usage: le phaéton, le *bochei piano box*, le *jump seat*, ingénieuse voiture pouvant fournir un ou deux sièges, le gladstone, voiture à quatre roues et à deux sièges, sans compter les diligences, les fiacres, simples ou doubles, etc.

Pour les gens de métier et pour les amateurs, berlot et carriole étaient différents. Le berlot désignait un petit traîneau bas, pour deux personnes, le cocher au besoin se plaçait en avant sur un étroit siège mobile. La carriole plus confortable pouvait accommoder deux ou quatre personnes. On la disait simple ou double. Le cocher avait son siège en avant.

Autre fait à noter. Les plus notoires artisans fixaient aux véhicules provenant de leurs ateliers une petite plaque de métal argenté sur laquelle étaient gravés leur nom, profession et domicile. C'était leur façon de signer leurs ouvrages.

Il n'est peut-être pas hors de propos de terminer en rappelant que nos pères avaient confondu la signification des mots voituriers et carrossiers.

Ils avaient oublié qu'un voiturier était quelqu'un qui "fait métier de voiturier", que le charron "est l'artisan qui fait des charrettes, des charrues, des voitures communes" Alors que l'expression carrossier s'applique à "celui qui fabrique des voitures de luxe . . ."

La plupart, sinon tous les industriels ci-dessus nommés n'avaient réussi qu'à force de travail, de volonté, d'économie et d'un peu de chance. D'après Franklin, c'est là le secret du succès en affaires.

E.-Z. MASSICOTTE

THE CHURCH OF SAINT-MICHEL
DE VAUDREUIL, (1)

On October 23, 1702 M. de Callières, Governor of New France, created two important new seigneuries up the St. Lawrence, west of Montreal: that of Vaudreuil which was granted to Philippe de Rigaud, Chevalier de Vaudreuil and that of Soulanges to his brother-in-law Pierre-Jacques de Soulanges. They were each given powers of high and low justice and rights of fishing, hunting and trading with the Indians, but six arpents of land on each seignury were reserved to the king to enable a fort to be built whenever convenient, the seigneur providing the wood for its construction and for its heating after it had been completed (2). These two seigneuries represented the very fringe of westward settlement and consequently for some years there was no attempt made to set up any religious organisation within them, though on the Isle aux Tourtes, which was part of the seignury of Vaudreuil, there was not only a fort and a small garrison but also a stone church and a mission for the band of Nipissing Indians who lived there during the summer and traded their furs; this mission was set up as early as 1705 and was served by M. de Breslay, à Sulpician, who had been curé of St. Anne du Bout de l'Île since 1703 (3). Apparently, as a few settlers established themselves on the two new seigneuries, the curé extended his activities, for, when in 1721 regulations for the definition of the limits of parishes were laid down by Vaudreuil as Governor, Bégon as Intendant and Mgr. de Saint-Vallier as Bishop of Quebec, it was stated that the curé of St. Anne should continue to serve Vaudreuil and Soulanges as he had done in the past; the inhabitants of

(1) I should like to express my thanks to the late Rev. M. Meloche and the Rev. M. Patenaude, both curés of Vaudreuil, who were kind enough to permit me to inspect the parish records.

(2) *Pièces et Documents relatifs à la Tenure seigneuriale* (1852), pp. 334-6; *Inventaire des Concessions en Fief et Seigneurie* vol. IV, p. 170.

(3) Girouard: *Lake St. Louis* pp. 151-153, 167-172, 416-434.

these seigneuries were to construct a chapel lying in the most convenient spot between the two settlements to which the curé could come and say mass once a month and teach the catechism to the children. Already there were some twenty concessions of land in the seigneurie of Vaudreuil, but, even though by 1725 there were said to be 39 families settled there, the inhabitants were considered too few for a new parish to be created, especially as there was nothing but wilderness to the west of them. The chapel was, however, probably built by 1728, because from 1729 onwards the records of baptisms at Vaudreuil and Soulanges are entered in fairly regular groups in the parish registers of St. Anne and not at casual intervals as had been the case in the past; this implies that the curé was by then going over once a month as he had been instructed to do as soon as the chapel was completed. This chapel appears to have stood about three miles above the present village of Cascades, probably near the old seigneurial house, and was used, at any rate by the people of Soulanges, until 1780 when M. Denaut built his church at the Cedars (4).

But some years before this — probably in 1773 — the parish of Vaudreuil had been set up, and M. Denaut, as curé of the Cedars, went over every two or three weeks to say mass. This arrangement lasted until 1775, when M. Beaumont appears as the first priest resident at Vaudreuil; it was not until 1780 that M. Deguire was appointed as the first “curé en titre” (5). This organisation of Vaudreuil as a parish in 1773 almost certainly marks the date of the building of its church. The livres de contes et délibérations begin in that year with a meeting of the marguilliers on April 13, and two weeks later a beadle, René Rivière, is elected. Each habitant is to provide him every year with one “guard” of corn or 10 sols in silver; moreover he is given a site on the church

(4) E.-J. Auclair: *St. Joseph de Soulanges ou les Cèdres* pp. 24, 28-9; *Rapport de l'Archiviste de Québec*, 1921-2, pp. 303-4; *Edits, Ordonnances Royaux* vol. i pp. 459-460; Girouard: *Lake St. Louis* p. 185, quoting the acte of aveu et dénombrement of March 2, 1725. (Archives de Québec: Aveus et Dénombrements, régime français, cahier no. I fo. 202).

(5) E.-J. Auclair: *St. Joseph de Soulanges ou les Cèdres* pp. 44-5, 62.

land where he can build his house. In return he is to do all that was necessary for the well-being of the church: sweep it, clear off the snow and see that it was in seemly condition for the services (6). In this same year, 1773, the accounts begin: there were 413 livres paid to Louis Bertrand and his brother for making pews, a cupboard and some candlesticks; Pierre Mainville received 66 livres for building a staircase; silk, damask, green serge and other materials were bought for altar cloths and hangings (7). In 1774 Louis Bertrand made a confessional for 70 livres, and 72 livres worth of silver was procured in order to have a ciborium made; this was finished in 1775 and along with a chalice cost 720 livres (8). Finally on August 23, 1775 a bell was blessed, "la première a l'usage de cette paroisse"; it was named Pierre Joseph and M. Michel Eustache Chartier, Sieur de Lotbinière, and his wife were its godparents (9).

The church had probably been in use as early as 1773, but by 1775 it could be regarded as almost complete. It is the same church that stands today in Vaudreuil, and is, as to its exterior at any rate, very little changed during the 170 years of its existence. That it does stand in the village of Vaudreuil is, however, the symbol of victory in a vigorous rivalry, for when the question of building a church first arose in 1768 the "habitants de l'anse de Vaudreuil et tous ceux établis plus haut" who had apparently hitherto looked across the Lake of the Two Mountains to Oka for their spiritual refreshment, were most earnest in demanding that the new church should be placed in the midst of their little settlement at Point Cavagnal. A different view, however, was held by the seigneur, M. de Lotbinière, who had purchased the seigneurie from the Marquis de Vaudreuil and his brother in April 1763. Lotbinière wanted the new church to be built close to his own house and to the Ile Perrot, for he hoped to get the inhabitants of this island included in the new parish

(6) Livres de contes et délibérations vol. I p. 1.

(7) Ibid vol. I p. 5.

(8) Ibid vol. I. pp. 9, 11, 35. The final 300 livres were not paid until 1780.

(9) Ibid vol. I, p. 13.

of Vaudreuil; although this was never done, his influence prevailed and the present site of the church was finally chosen in what was then called Quinchien, fairly close to the seigneurial mansion (10).

By 1784 there were reported to be 400 communicants in the parish (11), but exactly when the old chapel that had been shared with Les Cèdres was abandoned and all these habitants of Vaudreuil were worshipping in their own church is doubtful, though the process was certainly complete by 1789 when a regulation was made that all the old pews that had been transferred from the chapel to the new church should be placed in the same order, while the new pews which Bertrand had made were to be bid for by the other parishioners in order to raise some money for the church needs (12). But money is, of course, a relative term: pew rents were often still paid in produce which could later be sold; for example in 1784 among the receipts of the church are to be found 52 minots of corn, 149 pounds of lard, as well as tobacco, onions and beef. Moreover personal service often replaced money: when in July 1783 it was found absolutely necessary to enlarge the cemetery, each habitant was ordered at an assembly of the marguilliers to bring as soon as possible two cedar stakes 8 feet long and 10 inches thick and put them in place to provide a fence for the land that was being newly added (13). And the church gave more than spiritual benefits in return: six years later, after a serious crop failure in the previous year, at the Bishop of Quebec's request the marguilliers agreed to take 800 livres from the safe of the Fabrique (14) in order to purchase 80 minots of corn from M.

(10) E.-J. Auclair: *St-Joseph de Soulanges ou les Cèdres* p. 48; *L'Opinion Publique* for 1882, quoting from the Archives de l'évêché de Montréal; *Inventaire de Concessions en Fief et Seigneurie* vol. IV, pp. 171-2.

(11) *Canadian Archives Report* 1889 p. 41.

(12) *Livres de contes et délibérations* vol. I, pp. 31-3.

(13) *Livres de contes et délibérations* vol. I, pp. 36, 58.

(14) The term 'Fabrique' is the one most commonly used for the entity of the ecclesiastical parish in its physical and human activities: the assemblies of the marguilliers were deliberations of the fabrique; the fabrique had a safe; the church accounts are often referred to as the accounts of the fabrique.

de Lotbinière for distribution among those most in need of seed, *sindics* being elected for that purpose in each district; some of the grain was to be a free gift, the rest to be paid for as and when the *sindics* should judge that the people could pay. Moreover 200 additional *livres* were taken from the safe to be distributed by the *curé* among those who were in deepest distress, and some of the corn and lard that the church had received in payment for dues, was to be used to feed the poor (15)

During the twenty-five years between 1780 and 1805 the parish spent a very considerable amount of money on the adornment of its church, in addition to building a presbytery which appears to have been finished by 1782 (16). A great deal of cloth and silk was bought for the making of altar frontals and hangings; 693 *livres* 13 *sols* were paid in 1782 for a magnificent canopy of crimson velvet and gold lace; a cope cost 452 *livres* in the same year (17); in 1793 muslin for curtains for the tabernacle and the cost of making them came to 239 *livres* 2 *sols*; in the following year 727 *livres* 11 *sols* were spent for a chasuble and an altar frontal, and in 1798 a robe and skirt of crimson satin cost 360 *livres*; in 1800 four chasubles, seven surplices, a stole and an alb were purchased for 721 *livres* 8 *sols*, and between 1801 and 1803 the parish paid nearly 1800 *livres* for cloth and velvet, lace and satin for additional chasubles, copes, albs, surplices and altar frontals (18). When an inventory was taken about 1808 it could proudly be recorded that the church possessed 11 chasubles with their stoles and maniples, 3 copes, 7 surplices for the priest, 6 albs and 13 altar frontals (19): a fine list for so young a village as Vaudreuil.

And this is only a part of the story. As early as 1776 the church had purchased for 56 *livres* a great cross of gilded wood for procession (20); to their chalice and ciborium they

(15) *Livres de contes et délibérations* vol. I, pp. 45-6, 69.

(16) *Ibid* vol. I, p. 36.

(17) *Livres de contes et délibérations*, vol. I, pp. 35, 39, 43.

(18) *Ibid* vol. I, pp. 89, 91, 99, 131, 133, 135, 137.

(19) *Ibid* vol. I, p. 147.

(20) *Ibid* vol. I, pp. 27, 103.

added a monstrance in 1781 at a cost of 400 livres and they paid an additional 12 livres for carriage, probably from Montréal (21). Four lamps were purchased in 1782 for 198 livres; in 1793 they paid 775 livres 5 sols for 8 wooden silvered candlesticks and a crucifix that they purchased at Québec, and in the following year 200 livres more for six little ones and the crucifix to go with them, while in the same year a silver censor and a silver lamp cost 1814 livres (22). In 1798 an Easter candlestick, probably of silver gilt, was obtained for 628 livres, while in 1801 a pair of silver burettes and their platter cost 233 livres 4 sols, and a new chalice and patten 427 livres 18 sols. Then there was a pause in their expenditure on church vessels, until in July 1808 the Bishop in approving the accounts ordered the purchase of a second ciborium, a benitier and a processional cross of silver; these were bought in 1808-09, the benitier costing 360 livres, the ciborium 400 livres and the silver cross 840 livres (23).

What was the setting against which all this splendour could be displayed? Almost to the end of the century the interior of the church was probably very simple, bare walls and little else, though the congregation was growing in size rapidly enough to demand the making of fresh pews in 1789, at a cost of 611 livres 3 sols (24). On January 22, 1792, however, the marguilliers decided that they would have a tabernacle made for the main altar (25): and in 1792 and 1793 they paid in all 3230 livres 7 sols for this carved tabernacle and all the gilding that had to be done to it (26). There is no direct evidence to tell us the name of the master-sculptor who did this work, but as only a few years later Liebert of Montreal was to be employed on a similar job, it is quite possible that this tabernacle was made by him. This possibility becomes a certainty when we discover that in general design and in its strap-work decoration it is very similar to the ta-

(21) *Ibid* vol. I, p. 39.

(22) *Ibid* vol. I, pp. 43, 89, 91.

(23) *Livres de comptes et délibérations* vol. I, pp. 90, 133, 146, 165, 167.

(24) *Ibid* vol. I, pp. 69, 71.

(25) *Ibid* vol. I, p. 74.

(26) *Ibid* vol. I, pp. 87, 89.

bernaclé of the high altar at Sault-au-Récollet which we know to have been made by Liebert in 1792-93; in addition the small statues of St. John which are to be found on both tabernacles are identical (27). Therefore his tabernacle at Vaudreuil is not only a beautiful, but also a very interesting piece of work; interesting because it is one of the pieces of evidence that go to show that by the end of the 18th century the wood-sculptors of the Montreal district were, in a very modest way, indulging in mass production. They probably kept on hand a selection of altars and tabernacles and Easter candlesticks, so that the representatives of a church could look their stock over and choose the one that best suited their needs and their pockets. This, for instance, undoubtedly happened when in 1794 the parish bought for 1500 livres an altar "en tombeau" on which to place their tabernacle; there is even the record of the 6 livres paid for sending back to Montreal the workman who came with it to install it (28). Though there is nothing in the accounts to show from whom this altar was purchased, it has all the characteristic features of the work of Louis-Amable Quevillon, the delicate garlands of flowers, the sheaf of corn with vine leaves growing from it and the curved claws supporting each front corner; there is indeed no doubt at all that it was made by and purchased from him at St. Vincent de Paul where he had his workshop. This tabernacle and the tombeau on which it stands, are fine examples of the Montreal school of decorative wood-carving. In addition to these, in 1793 the parish had procured a pulpit which, including its ironwork and the cost of transport from Montreal, cost 1100 livres 18 sols (29); it is of the same type of appliqué wood-carving as the altar, but definitely inferior in execution, and the staircase leading to it is much more modern.

For a time there was a pause in their purchases and then in 1798 the marguilliers started afresh. Not only did

(27) R. Traquair and E.-R. Adair: *The Church of the Visitation, Sault-au-Récollet* (*Journal of the Royal Architectural Institute of Canada*, Dec. 1927).

(28) *Livres de contes et délibérations* vol. I, p. 91.

(29) *Ibid* vol. I, p. 89

they obtain a *banc-d'oeuvre* at a cost of 1248 livres (30), but on November 4 of the year they apparently commissioned Maitre Liebert to make two altars in the form of "tombeaux" and two tabernacles to place upon them, along with the necessary carved wooden candlesticks; these were to cost 2400 "*chelins anciens cours*" and were to be placed in the two side chapels; for the gilding of the wood carving the church was to pay an additional sum, but it was to be limited to the actual cost of the gold and of the labour of the Grey Nuns who were to be commissioned to do it (31). In the same year the parish made an initial payment of 1222 livres 19 sols and 6 deniers and in 1799 they completed the purchase with a further sum of 2445 livres 4 sols — 3668 livres 3 sols 6 deniers in all — considerably greater than the amount originally agreed upon, the difference possibly being the cost of gilding and transportation from Montreal. These side altars are fairly good but they can hardly be ranked among Liebert's best work, the shape of the *tombeaux* being heavy and ungainly and the decorative carving less delicate than that on the tabernacles.

On September 18, 1803 an assembly of *marguilliers* agreed that the making of an ornamental cornice round the interior of the church should be entrusted to Maitre Louis Quevillon, that the work was to commence in eight days' time and that Quevillon should be paid at the rate of 2 "*chelins anciens cours*", 15 sols the foot, he and his workmen to be fed and lodged (32). This speed in starting the work was made possible by the fact that during the year 1802 the parish had commissioned men to seek out, cut down and saw into planks twenty "*pièces de noyer tendre*" (33), so that they might have well-seasoned wood all ready for Quevillon and his men to carve into the many pieces with which they would construct the cornice. Quevillon apparently finished the work in good time, because before the end of the year

(30) *Ibid* vol. I, pp. 79, 99.

(31) *Ibid* vol. I, p. 80.

(32) *Ibid* vol. I, p. 119.

(33) *Ibid* vol. I, p. 135. The total cost was 159 livres 15 sols.

he was paid 910 livres 5 sols for the labour involved (34). And the parishioners seem to have liked the improvement in the appearance of their church, for in 1804 they decided to continue the work of decoration and paid 1500 livres for carrying out the wood carving that can now be seen round the choir or sanctuaire (35); this has nothing very distinctive about it although it may also have been done by Quevillon, but the accounts provide no direct evidence of this assumption.

The final touch must, in the minds of the parishioners, have been given to their newly decorated church when in 1809 they purchased a picture for 1200 livres, paying in addition 743 livres 13 sols for the frame and the necessary hooks to keep it securely in place. This is almost certainly the painting of St. Michael that now hangs over the high altar. On March 18, 1810 the marguilliers agreed to have a "profile" made around their newly acquired painting at a cost of 350 "chelins anciens" (36). This, for a time, brings to an end the redecoration of the interior of the church. Apparently these had been years of prosperity for Vaudreuil, for notwithstanding all this expenditure the fabrique in 1815 had a balance of 15508 livres 9 sols in its safe; in 1819 it reached the sum of 19776 livres 3 sols and in 1834 there were over 20000 livres (37). It was unfortunate that, as will be seen later, this very affluence was to make the marguilliers careless in the collection of the debts properly due to the church.

Decorative work on the church was nearly at an end. In 1818 1050 livres were paid to masons for repairs to the exterior; between 1824 and 1826 a crèche was purchased for 2126 livres 5 sols (38). In 1828-30 the church was reroofed at a cost of 10800 livres; in 1831 a local carpenter and his

(34) *Ibid* vol. I, p. 137.

(35) *Ibid* vol. I, p. 139.

(36) *Ibid* vol. I, pp. 57, 167, 171.

(37) *Ibid* vol. I, pp. 177, 245; vol. II, p. 117.

(38) *Ibid* vol. I, pp. 233, 243; vol. II, pp. 13, 49.

apprentice did work on the woodwork of the choir at a cost of 635 livres 16 sols (39); and from 1834 onward the parish started paying for the new vaulting to the interior of the church which was probably put up in that year, a vault which has some fine carved-wood designs; there is no evidence as to who was the sculptor, but between 1834 and 1841 the very considerable sum of 17628 livres 5 sols was paid for its construction (40). Even before these payments for the vault were completed the marguilliers were finding it necessary to secure new seating accomodation in the church by putting up the extensive galleries that still exist. These were started in 1838 and were certainly finished in part in that year, because there appear for the first time in the accounts of 1838 receipts from the sale of pews which were said to be located in the galleries; but payments for their construction went on until 1850 making in all a total of 7999 livres 18 sols (41). The galleries at the end of the church opposite the altar are quite pleasant pieces of work, still adhering to the typical French-Canadian technique of a decorative design of many small carved pieces of wood applied to a flat background; the galleries in the transepts, however, may have been necessary but are certainly not beautiful. Extra pews were purchased as needed, sometimes to replace old ones, sometimes to equip the galleries; for example 117 were bought in 1849 for 2071 livres 4 sols; at the same time a pew for the constable and a new "banc du Seigneur" were made and the old seigneurial pew was broken up and sold (42). It is also interesting to note that the curé, M. Archambault, obtained the agreement of the marguilliers in a meeting on September 12, 1847 to remove the four benches in the middle of the first gallery "pour y placer un instrument de musique" (43) was this Vaudreuil's first hand-organ?

(39) *Ibid* vol. II, pp. 77, 81, 84, 89, 90.

(40) *Ibid* vol. II, pp. 117, 120, 124, 129, 134, 142, 162, 169.

(41) *Ibid* vol. II, pp. 132, 134, 142, 161, 168, 181, 190, 201, 216; vol. III, pp. 71, 78, 86, 112, 121.

(42) *Ibid* vol. III, pp. 92, 116.

(43) *Ibid* vol. II, pp. 232-233.

One more change still remained to be made; as far back as 1838 the marguilliers had paid 36 livres for a design for a new portal on the exterior of the west end of the church (44), but it was not until November 24, 1857 that a contrat was made with François Xavier Locas for the construction of this portal in place of the one actually there. The difficulty had apparently been lack of money and between 1858 and 1860 some 6386 livres were raised by voluntary subscription for this purpose; as the total cost of the new portal was 13140 livres, the church did not find the expense too great and the west front took on the appearance that it has today (45).

So the church of Vaudreuil still stands, a very typical French-Canadian village church, with its three fine altars, its good wood-carving around the choir and on the vaulting, where there is a particularly fine centrepiece over the crossing of the nave and the transepts; and externally, dignified and well built with a graceful wooden spire over the centre of the west front. Even the village has not changed so much during the last hundred years, though it has grown in size. In 1815 Bouchette describes it as consisting of 20 to 25 houses, all of wood, clustered around a stone presbytery and a stone church; in 1832 he found 38 houses, one being of stone; three of the houses were taverns. The seigneurial manor house was built on a well-chosen spot surrounded by groves of trees and about a mile and a half from the village, with a grist-mill and saw-mill close at hand. Many of the men on the seigneurie worked as voyageurs, but the soil was good, agriculture was not neglected and artisans were plentiful, for in 1832 there were 5 tanneries, 5 manufacturers of potash, one carding mill and one fulling mill; while in the village itself there lived a doctor, 2 notaries, 3 carpenters, 2 blacksmiths and one chairmaker (46).

(44) *Ibid* vol. II, p. 134; this, of course, is the nominal west end assuming that the altar is at the east end.

(45) *Ibid* vol. III, pp. 221, 222, 323, 324, 325, 327, 379, 381.

(46) Bouchette: *Topographical Dictionary*, ed. of 1815, pp. 96-98; ed. of 1832 under heading of "Vaudreuil".

A good deal more than the history of the parish church can be learned from a study of its deliberations and accounts. The presbytery, for instance, to which reference was made above, has undergone considerable changes. M. Deguire, who was curé of Vaudreuil from 1780 to 1815 apparently did not like the presbytery and had a house of his own in the village. Consequently when a new beadle, Joachim Dubreuil, was appointed on February 17, 1799 he was allowed to live in the presbytery whenever the curé was not there, in return for keeping it in good condition and shovelling out the snow that drifted into the "grenier"; and in addition he must undertake to replace any windows that he might break (47). This arrangement does not appear to have lasted very long, for in May, 1801 we hear that the presbytery had for some time been occupied by Toussaint Damour, the chantre, who lived in the little kitchen, the room where the staircase was that went up to the loft, and in a small room made out of the loft itself. As the curé had wholly abandoned residence in the presbytery, it was agreed that this arrangement should continue unless a new curé was appointed who wanted to live there (48). This change took place when M. Archambault became curé, and in April 1817 the marguillier-en-charge was authorized to transport the parish safe from the house of M. Deguire back to the presbytery. Already, late in 1815, the inhabitants had petitioned Mgr. Plessis, Bishop of Quebec, for permission to build a new presbytery, and in January 1816 M. Provencher, the curé of Pointe Clair, was instructed to go over to Vaudreuil and report on the desirability of granting this request (49). Apparently his report was favourable for in 1817 syndics were appointed to oversee the erection of a new presbytery, which no doubt was badly needed (50). This new presbytery is probably the one that still stands close to the church, but the accounts contain no evidence of that fact.

E.-R. ADAIR

(à suivre)

(47) Livres de contes et délibérations vol. I, p. 81.

(48) Ibid vol. I, p. 111.

(49) *Rapport de l'Archiviste de Québec*, 1927-28, p. 314.

(50) Livres de contes et délibérations vol. I, pp. 183, 198.

UN BOURG DE LA VALLÉE DU RICHELIEU

Les terres arrosées par la rivière Richelieu furent concédées en fiefs et en seigneuries par les gouverneurs et les intendants de la Nouvelle-France de 1672 à 1733.

L'intendant Jean Talon concéda en 1672 les seigneuries de St-Ours et de Contrecoeur; le comte de Frontenac et Jean Bochart Champigny concédèrent en 1694 les seigneuries de St-Denis, Beloeil, Rouville et Chambly et en 1695 Dejourdy, Cournoyer et les Iles-aux-Cerfs; Philippe de Rigaud, marquis de Vaudreuil, et Raudot concédèrent Monnoir en 1708. Les autres terres en remontant le Richelieu furent concédées en seigneuries en avril 1733 par le marquis de Beauharnois et Gilles Hocquart.

Les deux premières concessions de terre en censive dans ces seigneuries sont probablement celle qui a été faite à St-Antoine dans la seigneurie de Contrecoeur en 1714 sur la rive gauche du Richelieu, et celle qui a été faite à St-Denis sur sa rive droite.

François-Antoine Pécaudy de Contrecoeur concéda, le 31 juillet 1714, dans sa seigneurie de Contrecoeur, cette première terre de la paroisse de St-Antoine à dame Picart de Noré, veuve de Jacques Picart de Noré et Dumenil, de son vivant seigneur de St-Denis, décédé à Montréal le 28 octobre 1713.

La première terre en censive à St-Denis fut concédée le 17 juin 1720 par les fils de Jacques Picart de Noré, ses héritiers, Louis, René et Philippe, à Pierre Joubert (un de mes ancêtres maternels). C'est sur cette terre concédée à Joubert qu'est située la majeure partie du village de St-Denis. Lors de ces deux concessions de terre, il n'existait d'autres établissements sur le Richelieu que les forts construits pour la défense de la colonie, il n'existait ni bourgs, ni village.

Sous le règne de Louis XV, une ordonnance fut promulguée le 28 avril 1745, concernant les établissements dans les bourgs, dans les villages et sur les terres à cens hors des villes; cette ordonnance prescrivait ce qui suit:

“Article I.—Fait sa Majesté défense à tous ses sujets de la Nouvelle-France qui ont des terres à cens de bâtir dorénavant où faire bâtir aucune maison et étable en pierre ou en bois sur les terres ou portions à moins qu’elles ne soient d’un arpent et demi de front sur trente à quarante de profondeur; granges permises.

“Article II.—Permet sa Majesté aux habitants des environs des villes de faire tels établissements et dans telle étendue de terrain qu’ils jugeront à propos.

“Article III.—Les dispositions portées au précédent article auront lieu pour les bourgs et les villages déjà établis, ou qui le seront par la suite et suivant qu’il sera estimé nécessaire par le gouverneur général et l’intendant de la Colonie, à l’effet de quoi ils détermineront les limites des dits bourgs et villages au-delà desquels il ne sera permis aux habitants de faire d’autres établissements sur les terres en censive que conformément à ce qui a été réglé au premier article de la présente ordonnance.”

Avant et après cette ordonnance de 1745 des bourgs et des villages furent établis dans la Nouvelle-France. Cependant dans la vallée du Richelieu un seul bourg paraît y avoir été érigé sous le régime français; le bourg de St-Denis érigé en 1758.

M. E.-Z. Massicotte, archiviste au palais de justice de Montréal, n’en connaît point d’autre dans la vallée du Richelieu, mais il affirme qu’après l’édit de 1745 quelques bourgs furent érigés aux environs de Québec.

Le bourg de St-Denis doit son érection au seigneur Pierre-Claude de Pécaudy, seigneur de St-Denis. La sei-

gneurie de St-Denis qui avait été érigée en paroisse en 1740 progressait rapidement, en 1758 le seigneur jugea urgent la création d'un bourg pour y faciliter l'établissement des professionnels, des commerçants et des artisans. A sa demande, Philippe de Rigaud, marquis de Vaudreuil, émettait cette ordonnance.

“Nous avons établi et établissons par les présentes un bourg dans la seigneurie de St-Denis sur un terrain de deux arpents de front par quatre arpents et trente pieds de profondeur; lequel bourg sera borné sur le devant à la rivière Richelieu, par derrière à la terre concédée au sieur curé du dit lieu, au nord-est à Pierre Joubert et au sud-ouest au nommé Marin Jehanne, . . . dans l'étendue duquel nous permettons à tous les habitants de faire tels établissements qu'ils jugeront à propos sur les emplacements qui leur seront à cet effet vendus ou concédés.”

Sur le territoire de ce bourg, à son érection, il n'existait que l'église et le presbytère mais six habitations étaient à proximité. Deux rues furent ouvertes perpendiculairement au chemin du roi longeant le Richelieu; la rue du curé et la rue Ste-Catherine. Tels furent les débuts du bourg de St-Denis. Ce bourg prit bientôt de l'importance dans la région, importance qui eut son apogée en 1837; malheureusement, le colonel Gore pour venger sa défaite du 23 novembre 1837 revint à St-Denis le 1er décembre suivant avec des forces supérieures et ruina ses principales industries par l'incendie.

Dès l'érection du bourg de Saint-Denis ses habitants prirent-ils l'habitude de le désigner ainsi? C'est possible mais il est plus probable qu'ils lui donnèrent le nom de fort de St-Denis, car en 1870 cette coutume existait encore, il existait alors quelques petits-fils des habitants des vingt cinq premières années de l'existence du bourg. Pour ces aïeux et leurs descendants un bourg ou un village était un fort tel que le fort de St-Denis, le fort de Maska (St-Hya-cinthe) etc.

On donnait aussi le nom de petits forts aux trois ha-meaux qui existaient alors dans la paroisse de St-Denis au bas du rang de la rivière Amyotte, au centre du troisième rang et à la croisée de la route centrale et du chemin du quatrième rang, ce dernier endroit porte encore le nom de petit fort du quatrième rang. L'habitude de dire le fort de St-Denis se perdit bientôt après 1870 pour donner au bourg de St-Denis le nom de village mais le bourg de St-Denis ne fut officiellement érigé en municipalité de village séparée de la municipalité de la paroisse que le 26 novembre 1903 par une proclamation de l'honorable Sir Louis-Napoléon Casault, administrateur du gouvernement de la province de Québec.

Tel que dit ci-dessus le bourg de St-Denis lors de son érection ne renfermait dans son territoire que l'église paroissiale et le presbytère. En 1770, on y comptait 13 maisons, 38 en 1789. M. le curé François Cherrier constate en 1801 que le bourg déborde de ses limites avec ses 63 maisons. En 1815, Bouchette dans sa *Description topographique de la province de Québec*, vante la beauté du village de St-Denis et note la présence de 85 résidences.

C'est entre les années 1800 et 1837 que le bourg de St-Denis a joui de sa plus grande importance tant par son commerce et ses industries que par la distinction de son clergé, de ses professionnels et de ses hommes d'affaires.

Dans ces temps reculés St-Denis eut l'honneur d'avoir pour curés trois grands vicaires: M.M. François Cherrier, curé de 1769 à 1809, était l'oncle de Louis-Joseph Papineau. J.-B. Bédard, curé de 1817 à 1834, était le frère de Pierre Bédard, parlementaire et rédacteur du *Canadien*. François-Xavier Demers fut curé de 1834 à 1862. Ce prêtre qui a laissé à St-Denis une grande réputation de sainteté refusa par humilité l'épiscopat. Mgr Lartigue désirait l'avoir à Montréal pour son coadjuteur. Le 21 mai 1836, alors que Mgr Lartigue faisait de grandes instances, M. Demers le supplia humblement de renoncer à son projet.

Au nombre des habitants les plus distingués du bourg de St-Denis, cinq furent députés à la législature de Québec pour le comté de Richelieu et la division électorale du bourg William-Henry (Sorel).

Le comté de Richelieu élisait alors deux députés, le marchand Pierre Guérout et l'arpenteur Benjamin Cherrier (oncle de L.-J. Papineau) deux bourgeois de St-Denis furent les deux premiers députés de Richelieu, ils siégèrent à la législature de 1792 à 1797, Benjamin Cherrier fut réélu en 1809.

Le notaire Louis Bourdages, célèbre parlementaire, représenta Richelieu de 1805 à 1815, puis les comtés de Buckinghamshire et Nicolet jusqu'à son décès à St-Denis en 1835. Le docteur Séraphin Cherrier, frère de Benjamin, fut député de Richelieu de 1815 à 1820.

Le docteur Wolfred Nelson fut d'abord élu le 31 juillet 1827 député du bourg William-Henry (Sorel) puis, à son retour d'exil aux Bermudes, résidant à Montréal, il fut élu député de Richelieu en 1844 et réélu en 1848.

Des plus importantes familles du bourg de St-Denis on remarque la famille Cherrier dont le chef François Cherrier, marchand de Longueuil, vint s'établir à St-Denis en 1770 après avoir été reçu notaire. Son fils François avait pris possession de la cure de St-Denis l'année précédente. Les enfants du notaire Cherrier furent par ordre d'âge :

1 — Marie mère de Mgr Jean-Jacques Lartigue lequel fut ordonné à St-Denis le 21 septembre 1800.

2 — François, curé de St-Denis et grand vicaire du diocèse de Québec.

3 — Périnne, mère de l'hon. Denis Benjamin Viger.

4 — Joseph-Marie, aïeul de Guillaume Cheval, député de Rouville.

5 — Marie-Anne, épouse de Toussaint Lecavalier.

6 — Rosalie, mère de L.-J. Papineau.

7 — Benjamin, arpenteur, député de Richelieu.

8 — Séraphin, médecin, député de Richelieu.

Quant aux autres principales familles du bourg de St-Denis voici quelques noms pour abrégé.

Guérout, Laparre, Bourdages, Nelson, Mignault, Deschambault, Lusignan, St-Germain, Gadbois, Pagé, Paradis, St-Jean, Mount, Lespérance, etc.

Les principales industries du bourg de St-Denis furent la poterie, la distillerie, la chapellerie, la corrosserie, etc.

En 1837, on comptait au moins 20 poteries. En 1847, les poteries étaient encore en nombre si on en juge par les noms des potiers qu'on trouve inscrits dans les registres de notre cour locale des commissaires, car de 1844 à 1847 vingt et un potiers furent appelés devant cette cour à régler des causes.

Deux de ces nombreuses poteries existaient encore en 1870 dont la dernière disparut en 1888.

En 1830, les docteurs Wolfred Nelson et Olivier Kimber, associés à Louis Deschambault, beau-frère de Nelson, établirent la célèbre distillerie de St-Denis sous la raison sociale de Wolfred Nelson et Compagnie.

Pour faciliter les opérations de leur prospère industrie, ces messieurs instituèrent en 1837 à St-Denis un système de banque dont les assignats avaient cours dans la région à l'égal des billets des autres banques. Malheureusement l'incendie opérée par le colonel Gore causa la ruine de la dis-

tillerie et de sa banque. Ce ne fut qu'en 1904 qu'une autre banque, la banque provinciale du Canada, fit son apparition à St-Denis.

Vers 1825, la famille St-Germain construisait une importante chapellerie. On y manufacturait entre autres chapeaux, des chapeaux hauts de forme, dits tuyaux de castor, qui étaient autrefois très en vogue, on voyait même parfois nos habitants coiffés du tuyau et chaussés de souliers de boeuf. En 1870, ces tuyaux avaient perdu de leur vogue; mis au rancart, les mendiants en héritèrent et s'en coiffèrent avec majesté pour faire leurs tournées de quêtes.

Pierre Paradis manufactura des horloges grand'père, qui meublèrent nos maisons; les juifs les ont presque entièrement fait disparaître.

La tonnellerie alla de pair avec la distillerie. Le dernier des sabotiers Herculum Majeur surnommé "Petit homme Pichon" est dédédé en 1880.

Un marché public, construit en 1832, fut en opération régulière jusqu'en 1880.

Une cour de circuit instituée d'après l'acte de 1793 de lord Dorchester siégea annuellement à St-Denis dans la salle presbytérale. La loi de 1857 la fit disparaître.

Une cour des commissaires fut établie au bourg de St-furent assermentés le 8 mars 1844: Le patriote Jean-David Bourdages, arpenteur et fils du notaire Louis Bourdages; Olivier Chamard, marchand; Pierre Bruneau, beau-frère de L.-J. Papineau, et le notaire Joseph-Édouard Mignault, père du docteur H.-Adolphe Mignault qui fut gouverneur du collège des médecins et chirurgiens de la province de Québec.

H.-A. Mignault était le père des docteurs Adolphe et Arthur Mignault. Arthur était colonel.

Cette cour des commissaires institutée en 1844 rendit son dernier jugement le 10 décembre 1860.

Il n'y a actuellement à St-Denis que deux juges de paix MM. Isidore Jalbert, cultivateur, et J.-B. Richard, médecin; tous deux furent assermentés le 11 octobre 1919.

J.-B. RICHARD

RÉPONSE

XLVIII, p. 256) — Il semble que la compagnie qui a établi la première ligne de navigation entre Québec et Saguenay est celle qui y mit le *Rowland Hill* en 1850. Je n'ai vu nulle part jusqu'à présent le nom de cette compagnie, de même que celui de la "compagnie canadienne" qui établit une ligne régulière en 1854.

La meilleure source de renseignement que nous ayons à notre disposition est le manuscrit des notes rédigées par l'abbé L.-A. Martel, curé de Saint-Alexis de Grande Baie, pour l'histoire des débuts de la colonisation du Saguenay jusqu'à 1865. Et voici ce qu'on y lit :

"En 1854, une compagnie canadienne s'était formée et avait réalisé un capital suffisant pour construire un steamer puissant auquel on donna le nom de *Saguenay* et qui commença dans l'été de 1854 à tenir une ligne régulière entre Québec et (le) Saguenay, arrêtant sur sa route à tous les quais des côtes Nord et Sud du fleuve en allant et revenant.

"Cette compagnie fut tellement encouragée, quoiqu'elle eût comme Capitaine du Steamer un homme peu sociable, qu'elle réalisa des bénéfices considérables pendant les premières années; mais ensuite ce steamer ayant eu plusieurs accidents considérables et enfin en 1860 une autre compagnie anglaise ayant mis un steamer en fer, le *Magnet*, pour faire compétition au *Saguenay*, la compagnie canadienne bandonna en 1861 de faire marcher son steamer, qui d'ail-

leurs ne valait plus grand'chose et était peu sûr, grâce aux nombreux accidents qu'il avait subis.

“Avant que le steamer Saguenay entreprit une ligne régulière entre Québec et la Grande Baie, un autre steamer, le *Rowland Hill*, faisait ce service depuis 4 ans, c'est-à-dire depuis 1850.”

Quant à la date du premier voyage, il se peut qu'il ait eu lieu en 1853. Le *Quebec Mercury* publiait le 10 septembre 1863 l'annonce d'un voyage que le “nouveau steamer Saguenay” devait faire dès cette saison-ci “on the above line on which she is to be placed in future seasons”. Partant de Montréal le mardi soir, 13 septembre, le *Seguenay* devait partir ensuite du Quai Napoléon à Québec le mercredi 14, après l'arrivée de bateau de la malle. Sa course était Québec, Rivière-du-Loup, Cacouna et le Saguenay; mais on avertisait que le paquebot ne se rendrait dans le Saguenay que s'il y avait un nombre suffisant de passagers.

Nous ne pouvons dire si le *Saguenay* s'est rendu dans le Saguenay même à ce premier voyage. Une annonce publiée par le *Quebec Mercury* et datée du 12 juin 1854 dit que “le paquebot de première classe Saguenay, construit expressément pour cette route . . . commencera ses voyages réguliers à la rivière Saguenay le ou autour du 20 du mois courant.” C'est le commencement du service régulier dont parle l'abbé Martel.

On voit par le Rapport Général des Travaux Publics de 1867 à 1882, que le *Saguenay* jaugeait 2145 tonneaux et faisait 15 voyages par saison.

Le *Rowland Hill*, qui avait précédemment fait un certain service du côté du Saguenay, jaugeait 1035 tonneaux et faisait régulièrement 9 voyages par saison. Une annonce du 4 septembre 1859 avertit que “s'il a un nombre suffisant de passagers le navire remontera le Saguenay après avoir débarqué les passagers de la Rivière-du-Loup”.

Victor Tremblay, ptr.

RÉFÉRENCES BIOGRAPHIQUES CANADIENNES

Baag, Stanley Clark — Né à Montréal le 23 décembre 1821, de Stanley Baag et de Mary Ann Clark. Notaire. Collectionneur de monnaies et de choses canadiennes. Auteur de plusieurs mémoires. Décédé à Montréal le 8 août 1873 (Cf. *The Canadian Antiquarian*, 1873).

Baag, Robert Stanley — Fils de Stanley Clark Baag. Continua et augmenta considérablement les collections de son père. Décédé à Kembukport, Maine, le 23 juillet 1912.

Babel, R. P. Louis-François — Né en Suisse, le Père Babel fut élevé à la prêtrise à Ottawa en 1851. Il fut missionnaire chez les Montagnais pendant plus d'un demi siècle. Décédé à la Pointe-Bleue le 1er mars 1912. (Cf. Allaire, *Le clergé canadien-français*).

Babin, Marie — Dernière survivante des déportés acadiens de 1755, elle décéda à l'île Surette, le 30 décembre 1862. Son épitaphe la dit âgée de 110 ans. (Cf. *B. des R. H.*, 1901, p. 260, article de l'abbé J.-B.-C. Dupuis).

Baby, Jacques — Fils de Jehan Baby et d'Isabeau de Montéton, évêché d'Agen, il vint ici comme soldat dans le régiment de Carignan. Décédé à Champlain le 28 juillet 1688. Premier ancêtre canadien des Baby. (Cf. *Histoire de Champlain*).

Baby, Jacques-Raymond — Né à Québec le 17 décembre 1795, de l'honorable François Baby et de Marie-Anne T. de Lanaudière. Avocat. Grand propriétaire. Décédé dans le canton de Moore, province d'Ontario, le 22 mars 1862. (Cf. P.-G. Roy, *Les avocats de la région de Québec*, p. 15).

Baby, Louis — Né en 1674 de Jacques Baby et de Jeanne Dandonneau. Nous voyons son nom dans la liste des har-

dis gars qui, en 1704, se mirent sous les ordres de Léger de la Grange pour son expédition de flibusterie. (Cf. *B. des R. H.*, 1918, p. 36).

Baby, François (Francis) — Né à Détroit le 7 décembre 1768, de Jacques Dupéron Baby et de Suzanne Lacroix Rhéaume. Député de Kent à la législature du Haut-Canada de 1792 à 1796. Décédé à Windsor le 24 novembre 1856. (Cf. C. C. French, *The Second Legislature of Upper Canada*; W. S. Wallace, *The Dictionary of Canadian Biography*, p. 15).

Baby, Michel-Guillaume (Francis) — Né à Québec le 13 septembre 1834, de l'honorable Chs-François-Xavier Baby et de Clotilde Pinsonnault. Député à la Chambre d'Assemblée successivement par les comtés de Rimouski, Témiscouata et Chicoutimi et Saguenay. Décédé à Paris le 16 mars 1911. (Cf. P.-G. Roy, *Fils de Québec*, vol. IV, p. 137).

Baby, L'hon. Charles-François-Xavier — Né à Québec le 18 juin 1794, de l'honorable François Baby et de Marie-Anne T. de Lanaudière. Il se livra d'abord au commerce de bois puis se fit entrepreneur . . . pour le gouvernement. Il construisit un grand nombre de quais et de forts. Conseiller législatif de Stadacona. Décédé à Québec le 6 août 1864. (Cf. P. B. Casgrain, *Mémorial des familles Casgrain, Baby, etc.*, p. 157; P.-G. Roy, *Fils de Québec*, vol. III, p. 60).

Baby, L'hon. François — Né à Montréal le 4 octobre 1733, de Raymond Baby et de Thérèse Le Compte Dufré. Il fut adjudant général des milices, membre du Conseil exécutif et du Conseil législatif, etc. Décédé à Montréal le 9 octobre 1820. (Cf. P.-B. Casgrain, *Mémorial des familles Casgrain, Baby et Perrault*; Aubert de Gaspé, *Mémoires*; *B. des R. H.*

Baby, Daniel — Né à Détroit le 29 décembre 1778, de Jacques Duperrin Baby et de Suzanne Lacroix Rhéaume. Il entra dans l'armée anglaise et mourut major-général à

Londres dans l'été de 1858. (Cf. F.-J. Audet, *B. des R. H.*, 1923, p. 63).

Baby, Daniel-Antoine — Fils naturel du major-général Daniel Baby, il naquit en Angleterre en 1826. Il entra dans l'armée et décéda colonel. (Cf. F.-J. Audet, *B. des R. H.*, 1923, p. 64).

Baby, Antoine Duperron — Né à Détroit en 1779 de Jacques Duperron Baby et de Suzanne Lacroix Rhéaume. Il entra dans l'armée anglaise et servit dans les Indes. Décédé à Tours, en France, en 1863. (Cf. F.-J. Audet, *B. des R. H.*, 1923, p. 64).

Baby, Louis — Né à Détroit en 1782, de Jacques Duperron Baby et de Suzanne Lacroix Rhéaume. Officier dans l'armée anglaise. Tué en duel en 1812. (Cf. F.-J. Audet, *B. des R. H.*, 1923, p. 89).

Baby, Jacques Duperron — Né à Montréal en 1731, de Raymond Baby et de Thérèse Le Compte Dupré. Il s'établit au Détroit et devint un grand *traiteur*. Sa fidélité au gouvernement anglais pendant la Révolution américaine le força à s'établir à Sandwick, en Ontario, pour échapper aux vexations des insurgés. Il décéda à Sandwick vers le 2 août 1789. (Cf. Tassé, *Les Canadiens de l'Ouest*; W.-L. Baby, *Souvenirs of the past*; Parkman, *The conspiracy of Pontiac*; Wallace, *The Dictionary of Canadian Biography*).

Baby, L'hon. Jacques Duperron (James) — Né à Détroit vers 1762 de Jacques Duperron Baby et de Suzanne Lacroix Rhéaume. Inspecteur général du Haut-Canada de 1815 à 1833. Conseiller législatif et conseiller exécutif du Haut-Canada. Décédé à York (Toronto) le 19 février 1833. (Cf. Tassé, *Les Canadiens de l'Ouest*; Wallace, *The Dictionary of Canadian Biography*).

Baby, L'hon. Louis-François-Georges — Né à Montréal le 26 août 1834, de Joseph Baby et de Caroline Guy.

Avocat. Député, ministre fédéral, juge de la Cour Supérieure puis juge de la Cour du Banc de la Reine. Décédé à Montréal le 13 mai 1906. (Cf. P. B. Casgrain, *Mémorial de famille Casgrain, Baby et Perrault*, etc., etc, *Les anciens du séminaire de Joliette*, p. 23).

Baby, Pierre — Né en 1676 de Jacques Baby et de Jeanne Dandonneau. Il fit partie dans l'été de 1704 de la célèbre expédition de flibusterie de Léger de la Grange. (Cf. *B. des R. H.*, 1918, p. 36).

Bachand, L'hon. Pierre — Né à Verchères le 30 mars 1835. Avocat. Député de Saint-Hyacinthe. Trésorier provincial dans le ministère Joly. Décédé à Saint-Hyacinthe le 3 novembre 1878. (Cf. F.-J. Audet, *B. des R. H.*, 1932, p. 707; Mgr Choquette, *Histoire de Saint-Hyacinthe*, p. 292).

Bachand, Robert-Raoul — Député de Shefford à Québec de 1931 à 1940.

Bacon, L'abbé Charles-David — Né à Saint-Pierre-de-la-Rivière-du-Sud le 1er mars 1840, de Antoine Bacon et de Marie-Madeleine-Ange Fournier. Décédé curé de l'Islet le 21 septembre 1905. Auteur de *Eloge de messire C. F. Painchaud*, publié en 1863. (Cf. *B. des R. H.*, 1929, p. 678).

Bacqueville de la Potherie — Voir Le Roy de la Potherie.

Bacquet, L'hon. Jean-Baptiste-Edouard — Né à Québec le 26 juin 1794, de J.-B.-E. Bacquet dit Lamontagne et de Françoise Roy. Juge de la Cour Supérieure. Décédé à Québec le 1er avril 1853. (Cf. P.-G. Roy, *Fils de Québec*).

Badeau, Jean-Baptiste — Né à Québec le 29 avril 1741, de Charles Badeau et de Catherine Loisy. Notaire aux Trois-Rivières. Fervent loyaliste. Décédé aux Trois-Rivières le 12 novembre 1796. Auteur de *Journal des opérations de l'armée américaine du Canada en 1775-1776*, publié par

l'abbé Verreau en 1870. (Cf. P.-G. Roy, *Fils de Québec; Histoire des Ursulines des Trois-Rivières*, I, p. 361).

Badeau, Georges-Stanislas — Né aux Trois-Rivières le 20 mai 1812, de Joseph Badeau et de Geneviève Berthelot d'Artigny. Médecin aux Trois-Rivières. Protecteur de l'hôpital des Ursulines, il décéda aux Trois-Rivières en mai 1887. (Cf. *Histoire des Ursulines de Trois-Rivières*, vol. IV, p. 461).

Badeau, François — Secrétaire de Charles de Lauzon-Charny. Il fut aussi notaire des seigneuries de Beauport et de Notre-Dame-des-Anges, (*Rapport de l'Archiviste de la province de Québec, 1921-1922*, p. 17).

Badeau, Antoine-Isidore — Notaire. Shérif des Trois-Rivières.

Badeaux, Joseph — Né aux Trois-Rivières le 25 septembre 1777, de Jean-Baptiste Badeaux et de Marguerite Bolvin. Notaire. Député de Buckingham, des Trois-Rivières puis de Yamaska. Shérif des Trois-Rivières. Décédé dans cette ville un peu après 1834. (Cf. F.-J. Audet, *Les députés des Trois-Rivières*, p. 5).

Badelart, Philippe-Louis-François — Originaire de Cony-Château, diocèse de Laon, en France, il passe ici comme chirurgien-major du régiment de Berry, en 1757. Après la Conquête, il décide de rester à Québec. Il devint le principal chirurgien de la ville. Décédé à Québec le 7 février 1802. (Cf. B. des R. H., Ahearn, *Notes pour servir à l'histoire de la médecine*).

Badgley, François — Important négociant, il fut député de Montréal-Est de 1801 à 1805.

Badgley, L'hon. William — Né à Montréal le 2 mai 1801. Député de Mississiquoi puis de Montréal. Ministre deux ou trois fois. Juge de la Cour du Circuit, puis de la Cour Supérieure et enfin de la Cour du Banc de la Reine.

Décédé à Montréal le 24 décembre 1888. (Cf. P.-G. Roy, *Les juges de la province de Québec*, p. 31).

Badreux, Jean — Pseudonyme de Henri Roulland, journaliste français décédé à Montréal. Il publia quelques brochures sous ce nom.

Bagot, Sir Charles — Gouverneur-général du Canada de 1842 à 1843. (Cf. L.-J. Lemieux, *The Governors general of Canada*, p. 1751; J.-L. Morison, *Sir Charles Bagot*; Wallace, *The Dictionary of Canadian Biography*, p. 17).

Bailey, Alfred — Auteur de *Songs of the Saguenay and other poems*, publié en 1927.

Bailey, Henry — Commandant du fort Bourbon à la baie d'Hudson en 1697. Le 12 septembre 1697, Lemoigne d'Iberville le forçait à capituler. Il le remplaça par M. de Marigny. (Cf. *B. des R. H.*, 1918, p. 194).

Baillargé, Louis-de-Bonzague — Né à Québec le 18 février 1838, de Pierre-Florent Baillargé et de Marie-Louise Cureux dit Saint-Germain. Avocat. Philanthrope. Comte roman. Décédé à Québec le 20 mars 1896. (Cf. G.-F. Baillargé, *Louis-de-Bonzague Baillargé*; Rose, *A Cyclopedia of Canadian Biography*, pp. 252 et 815).

Baillargé, Maurice — Né aux Cèdres, comté de Soulanges, le 13 novembre 1856, de Georges-Frédéric Baillargé et de Charlotte-Rachel Giroux. Avocat. Poète. Auteur de *Derniers adieux de Graziella*. Décédé à Québec le 14 octobre 1900. (Cf. *Les avocats de la région de Québec*, p. 17).

Baillargé, Pierre-Florent — Né à Québec le 29 juin 1761, de Jean Baillargé et de Marie-Louise Parant. Architecte, sculpteur, artiste, poète. Il fut pendant plusieurs années trésorier de la cité de Québec. Décédé à Québec le 9 décembre 1812. Il avait été un des collaborateurs du premier *Canadien* détruit par Craig en mars 1810. (Cf. G.-F. Baillargé, *B. des R. H.*, 1902, p. 25).